

Historique de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française

Conrad-M. Morin, o.f.m

Volume 2, numéro 1, juin 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801445ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801445ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Morin, C.-M. (1948). Historique de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(1), 141–147.
<https://doi.org/10.7202/801445ar>

VIE DE L'INSTITUT

Historique de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française*

« Le marmot n'a encore que quatre mois, mais puisqu'il parle ce soir, c'est qu'il a espérance de vivre » (*Le Devoir*, Montréal, 15 avril 1947, p. 3). C'est en ces termes que l'Institut d'Histoire de l'Amérique Française était présenté par son fondateur et président, en la salle H'4 de l'Université de Montréal, aux membres et amis venus participer à sa première manifestation publique, le 14 avril 1947.

Aujourd'hui, notre admirable président pourrait ajouter à bon droit: « Puisque le marmot *continue* de parler, c'est qu'il *vit* et *veut* vivre ». Oui, l'Institut vit et veut vivre. Mais, si ce « marmot » est bien vivant, c'est avant tout parce qu'il n'a vu le jour qu'à la suite d'une longue gestation du cerveau comme du cœur. C'est, en d'autres termes, parce que notre Institut est l'œuvre, depuis longtemps projetée, d'un maître en histoire comme en patriotisme.

Longue préparation

Le projet de création d'un institut d'histoire de l'Amérique française ne fut révélé au public pour la première fois que le 24 juin 1946, on le sait, au banquet de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, à la fin d'un solide et vibrant discours prononcé par M. le chanoine Lionel Groulx, l'auteur même de l'heureuse initiative. Mais celle-ci ne venait pas d'être conçue. Loin de là: « Je portais depuis longtemps l'idée en tête », écrira par la suite le fondateur. « L'état lamentable dans lequel j'avais trouvé, en 1915, l'enseignement de l'histoire du Canada — inexistant dans nos universités françaises — me fit chercher les moyens de restituer sa place et son rang à la grande discipline » (RHAF, i.e. *Rev. d'hist. de l'Amér. franc.* 1, 1947-1948, p. 152).

* Mémoire présenté à la première assemblée générale de l'Institut, tenue à Montréal, en la Bibliothèque Municipale, le 13 avril 1948.

Aussi, lors du banquet du 26 juin 1946, l'idée avait pris tant de consistance qu'elle ne pouvait plus souffrir la réclusion: elle voulait jaillir au grand jour. L'orateur la révéla donc aux convives en termes lumineux, pathétiques même: « Ne vous étonnez pas, s'écria-t-il, que pour fouiller davantage cette histoire et la sortir de ses cendres ou de sa pénombre, j'aie projeté, depuis longtemps, mes amis le savent, la fondation d'un Institut d'Histoire du Canada français. J'ai souhaité former ici, dans Montréal, une équipe de chercheurs et d'écrivains d'histoire qui s'emploieraient tout spécialement à l'étude du fait français de l'Amérique. Seuls, mes amis le savent aussi, le manque de ressources, les conditions misérables où mon collègue, M. Frégault, et moi-même continuons à travailler, m'ont empêché de fonder cet Institut. Mais, s'il le faut, je le fonderai dans la pauvreté, puisqu'il n'y a que ça, chez nous, qui réussit » (*Le Devoir*, 26 juin 1946, p. 3, aussi dans RAHF 1, 1947-1948, p. 152).

Annoncé de telle façon, le projet reçut partout un accueil sympathique. Des entrevues avec le rédacteur en chef du *Devoir*, notamment celle du 26 octobre 1946, permirent à l'auteur d'en faire connaître les grandes lignes et de préciser, entre autres choses, que l'organisme projeté s'appellerait « L'Institut d'Histoire de l'Amérique Française », parce que celui-ci « ne voulait faire double emploi avec aucune Société historique au Canada ni marcher sur les brisées d'aucune » et qu'il n'entendait « se restreindre à rien de régional, ni même au domaine de l'histoire canadienne, au sens le plus large du mot » (*Le Devoir*, 26 octobre 1946, p. 2).

Naissance heureuse

D'autre part, en novembre 1946, M. le chanoine Groulx entra en contact avec quelques compatriotes historiens et leur présentait un projet de constitution bien élaboré. Réunis à son domicile, ils le discutèrent ensemble, à fond, puis l'adoptèrent à l'unanimité. D'un commun accord également, ils élirent à la présidence de l'Institut le fondateur lui-même et confièrent à MM. Guy Frégault et Maurice Séguin, respectivement, les charges de vice-président et de secrétaire administratif. Au Comité de direction furent appelés les RR. PP. Thomas-Marie Charland, O.P., Léon Pouliot, S.J., et Conrad-M. Morin, O.F.M., ainsi que le Rév. Frère Antoine Bernard, C.S.V., et MM. Léo-Paul Desrosiers et Gordon-O. Rothney, tous de Montréal;

M. Antoine Roy, de Québec, et M. Gérard Filteau, des Trois-Rivières. L'Institut d'Histoire de l'Amérique française était donc fondé. C'était le 13 décembre 1946.

Restait à obtenir le certificat de naissance du nouveau-né. Grâce à la collaboration d'un brillant expert en la matière, M. Maximilien Caron, ce fut tâche moins difficile à accomplir: dès le 10 avril 1947, le Gouvernement fédéral émettait des lettres patentes qui accordaient l'existence légale à l'Institut et en sanctionnaient les règlements. Le 3 mai 1947, la *Gazette du Canada* proclamait publiquement cet heureux avènement par l'insertion de l'avis d'incorporation (p. 1454). Dès lors, l'Institut d'Histoire de l'Amérique française existait en droit comme en fait.

Un moment on avait confondu notre Institut avec celui dont M. Frégault est le directeur et dont la création avait été annoncée presque à la même date. Mais, une entrevue de notre président avec le rédacteur en chef du *Devoir* avait bientôt fait de dissiper l'équivoque. « L'Institut d'Histoire de la Faculté des Lettres », y déclarait-il, « est une fondation de l'Université [de Montréal] dans l'Université. C'est un groupement de professeurs d'histoire pour l'enseignement de l'histoire universelle... tandis que l'Institut d'Histoire de l'Amérique française est extra-universitaire; il est une équipe d'historiens qui se proposent d'écrire l'histoire et qui entendent se borner à l'histoire de l'Amérique française » (*Le Devoir*, 8 mars 1947, p. 1). De la sorte, loin d'être des institutions rivales, c'étaient des institutions différentes mais susceptibles de collaboration mutuelle, du fait que l'une vise à former les historiens et l'autre, à les utiliser. Notre Institut savait donc ce qu'il était et ce qu'il devait faire. Aussi ses débuts sont-ils marqués d'une riche vitalité.

Riche vitalité

La première livraison de notre revue n'était pas encore sortie que des demandes d'agrégation étaient déjà parvenues en nombre au Conseil d'administration. L'active et méritante Société historique du Nouvel-Ontario figure en tête de la catégorie des sections. La liste des membres-correspondants est déjà imposante aussi bien par la qualité que par le nombre: pour s'en rendre compte que l'on jette un regard sur la couverture de la Revue. On y verra figurer nombre de compétences même de l'étranger: M. Pierre Gaxotte, de France; le R.P. Jean

Delanglez, S.J., directeur de l'Institut d'Histoire de l'Université Loyola de Chicago, E.-U.; Mlle Marine Leland, de Smith College, E.-U.; M. J.-M. Carrière, Université de Virginia, E.-U., etc. L'une des marques les plus sensibles et les plus encourageantes de sympathie pour l'œuvre de l'Institut, ce fut le précieux apport, de bonne heure aussi, de nos membres *bienfaiteurs* et de nos *donateurs*: prélats et dignitaires ecclésiastiques, prêtres, religieux et laïques dont Mme Adéline-R. Labelle ouvre admirablement la liste avec une contribution (« provisoire », écrit-elle) de cinq cents dollars.

Quant au *Conseil des administrateurs*, il n'est pas demeuré inactif, certes. Notre constitution lui assigne, on le sait, un rôle vaste et très important. Ne pouvant entreprendre tout à la fois — et pour cause — il s'est appliqué, en étroite collaboration avec le *Comité de direction*, à régler le plus urgent: élaboration des statuts et de la charte, organisation d'équipes d'historiens, recrutement de membres-correspondants, publication d'une revue et d'œuvres, organisation de cours publics et préparation de l'assemblée générale. Pour accomplir cette tâche, il lui a fallu, sans compter les réunions particulières des trois administrateurs, dix séances d'au moins deux heures chacune, soit: les 13 décembre 1946, 31 janvier 1947, 21 février 1947, 9 avril 1947, 10 mai 1947, 24 octobre 1947, 12 décembre 1947, 30 janvier 1948, 5 mars et 2 avril 1948. Aussi la confection de statuts et l'octroi d'une charte fédérale sont-ils deux faits depuis longtemps accomplis, comme il a été dit plus haut. L'organisation d'équipes et le recrutement de membres ont déjà donné des résultats bien satisfaisants, d'après ce qui a été dit également. D'ailleurs, quel plus beau témoignage à fournir que cette première assemblée générale (13 avril) où se trouvent réunis non seulement des membres-correspondants de plusieurs centres d'influence, mais aussi des délégués de sections variées: Manitoba, Ontario, Acadie, Saguenay, Québec, Rigaud, Nicolet, États-Unis même!

N'est-ce pas aussi un signe bien éclatant de l'inébranlable volonté de vivre ce fait que l'inauguration des *cours* ait eu lieu à peine quatre mois après la naissance de l'Institut? En effet, les 14, 16, 18, 21 et 23 avril 1947, à l'Université de Montréal, le R.P. Jean Delanglez, S.J. historien éminent et spécialiste de l'histoire de l'Amérique française, entretint le public sur la vie et l'œuvre du grand découvreur québécois Louis Jolliet. La deuxième série, commencée le 6 avril, à la même Université, se poursuivit les 7, 9 et 12, et se terminera demain soir, le 14,

avec la collation d'un doctorat honorifique au conférencier, comme on a déjà fait pour son prédécesseur. Cette fois, c'est encore une attachante figure canadienne, l'explorateur trifluvien La Vérendrye, qui constitue le sujet des cours, donnés avec la compétence que l'on sait par le célèbre Président de la Société historique de Saint-Boniface, M. l'abbé Antoine d'Eschambault. Ainsi, l'Institut continue donc de s'affirmer publiquement.

Mais, l'événement qui a sans doute contribué le plus à mettre en vedette la forte vitalité de l'Institut, aussi bien qu'à l'accroître, ça été la fondation de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. On a salué son apparition avec un enthousiasme qui a dépassé toute espérance, comme on l'avait fait pour la création de l'Institut lui-même. Quand on songe que le premier numéro de cette revue est déjà épuisé et que le nombre des abonnés dépasse maintenant les 1300, on peut conclure sans exagération qu'elle a gagné la sympathie du public. D'ailleurs, des éloges, nombreux et chaleureux, sont parvenus directement au bureau de l'administration, venant non seulement de compatriotes de la Province de Québec, mais aussi de compétences, anglaises comme françaises, de tout le Canada et des États-Unis. Il en est même venu plusieurs d'Europe: notamment celui de l'éminent M. Pierre Gaxotte, qui a qualifié cette revue de « succès scientifique » (RHAF 1, 1947-1948, p. 627). Je n'en finirais pas s'il me fallait énumérer tous ces témoignages de satisfaction. Pour en avoir une idée plus complète qu'on se reporte à la captivante « Vie de l'Institut », que comporte chaque fascicule de la Revue. Les journaux et les revues n'ont pas ménagé les éloges, eux non plus, et cela sans sollicitation aucune de la Direction. Si l'on a tenté, quelque part, la conspiration du silence, ç'aura été une tentative de parti pris et, surtout, elle aura échoué de façon magistrale: chaque livraison de la Revue donnait lieu à d'éclatants témoignages en sa faveur. Tout dernièrement encore, je lisais, à propos du dernier numéro, dans *L'Action Catholique*, en page éditoriale, ces lignes bien significatives: « De la fondation de l'Institut, on a dit qu'elle constituait en quelque sorte « un événement national ». De l'apparition de la *Revue d'Histoire*, on peut certes dire, avec bien d'autres, qu'elle a été un fait marquant dans les annales des lettres canadiennes » (*L'Action catholique*, Québec, 31 mars 1948, p. 4).

Si les témoignages de satisfaction sont venus si abondamment, et de presque partout, c'est que la Revue répondait à un réel besoin:

besoin d'un périodique scientifique de langue française au Canada en matière d'histoire. Son caractère vraiment scientifique, voilà donc sans nul doute ce qui, avec le prestige incontestable de son dévoué et compétent directeur, M. le chanoine Lionel Groulx — qui en a accepté la charge sur invitation pressante du Comité de direction —, voilà donc, dis-je, ce qui a contribué, avant tout, à un tel succès. La vérité historique exposée intégralement et selon toutes les exigences de la méthode historique, sans aucune autre préoccupation contraire, tel a donc été et tel sera le meilleur facteur de propagande de la *Revue d'histoire de l'Amérique française*. C'est en somme un fait que son directeur a constaté lui-même, puisque, dans la dernière livraison de celle-ci, il déclare que « la Revue a fait elle-même sa propagande » et que « les abonnés ont amené les abonnés » (RHAF, *ibid.*). Aussi, avec son chef, le Comité de direction est-il bien décidé à maintenir à ce périodique une tenue tout à fait digne de l'histoire.

Enfin — autre manifestation de la vitalité de l'Institut — c'est la création de la collection « Études de l'Institut d'Histoire de l'Amérique française », collection si dignement inaugurée par *Iroquoisie*, ouvrage de M. Léo-Paul Desrosiers, membre du Comité de direction. N'eût été la lenteur imprévue du traducteur de « Life and voyages of Louis Jolliet, 1645-1700 », œuvre du R.P. Delanglez, S.J., l'Institut aurait peut-être la satisfaction de compter dès maintenant, — ou peu s'en faudrait — dans sa série « Études », un autre ouvrage d'histoire qui lui ferait certes grand honneur.

Générosité féconde

Ainsi, après la constatation de tels faits, n'est-il pas légitime de conclure que notre Institut vit et veut vivre ? Il est né dans la pauvreté, il est vrai, mais il vit bel et bien. Il vit de la générosité sous toutes ses formes : générosité intellectuelle, générosité manuelle, générosité financière, parce que la vie de l'Institut tient profondément au cœur de tous ses membres et de tous ses amis. Voilà sa source profonde de forte et riche vitalité !

Le plus bel exemple de générosité nous est fourni par le fondateur lui-même : pour l'administration de l'Institut et la direction de la Revue, il a daigné sacrifier non seulement un temps précieux qu'il aurait pu consacrer à ses études historiques, mais aussi les services indispensables de sa diligente et habile secrétaire. Pour fournir à l'Adminis-

tration de l'Institut et à la direction de la Revue un local approprié, il n'a pas hésité à faire, en son propre domicile et au détriment de sa bourse, les transformations requises.

Que dire aussi de la générosité des rédacteurs d'articles non rétribués, des bienfaiteurs et des donateurs, des auxiliaires et des propagandistes bénévoles, des abonnés même qui paient au delà du prix régulier d'abonnement? Il faudrait dire beaucoup, beaucoup.

Si donc un tel esprit continue à guider l'Institut d'Histoire de l'Amérique française, si une telle générosité ne cesse de l'animer, il « vivra robustement », comme avait espéré son président à l'inauguration du premier cours public, il vivra aussi longtemps que nos générations françaises d'Amérique, c'est-à-dire presque toujours!

Montréal, 13 avril 1948

Conrad-M. MORIN, O.F.M.

Membre du Comité de Direction